

Dans les organisations anarchistes

L'exemple d'Alternative libertaire et de la Fédération anarchiste

Simon Luck, Irène Pereira

Les organisations anarchistes se donnent généralement pour objectif de lutter contre toutes les formes d'oppression et de domination : exploitation économique, oppression politique et religieuse, normes sexuelles contraignantes, inégalités raciales ou sexistes... Actuellement en France, elles entendent s'inscrire dans le double héritage d'une tradition féministe spécifiquement anarchiste (qui recoupe en partie ce qu'on désigne sous le nom d'anarcha-féminisme) et du mouvement féministe des années 1970.

Néanmoins, au-delà de ces intentions de principe, on peut constater que les organisations anarchistes se caractérisent par une faible présence numérique de militantes. Nous avons mené des enquêtes sociologiques¹ dans deux organisations françaises : la Fédération anarchiste (FA), qui est la plus ancienne organisation anarchiste en France, et Alternative Libertaire (AL), qui est plus spécifiquement une organisation communiste libertaire. D'après nos propres observations et les différents chiffres que l'on peut croiser², il y aurait environ 20 % de militantes à AL, et de 20 à 25 % à la FA, ce qui représente dans tous les cas moins d'un quart des membres. Il semble donc y avoir un décalage entre les discours des militants qui se déclarent bien souvent féministes et le faible nombre de femmes engagées dans ces organisations. La faiblesse de la présence féminine chez les anarchistes contraste avec les chiffres issus des études sur le mouvement altermondialiste. Par exemple, lors du Forum social européen de 2003 à Paris, femmes et hommes étaient à égalité³. La même

1. Il s'agit de deux enquêtes de type ethnographique menées entre 2005 et 2008. Elles comprennent des observations (lors de réunions, d'activités militantes ou de moments de sociabilité), des entretiens et des études documentaires.
2. Cf. par exemple l'étude de Thierry Caire : « Militants à la Fédération Anarchiste », *L'Homme et la société*, n° 123-124, 1997, p. 91-103.
3. Boris Gobille et Aysen Uysal, « Cosmopolites et enracinés », in Agrikiolansky, E., Sommier, I. (dir.), *Radiographie du mouvement altermondialiste*, Paris, 2005, p. 107.

année, 40,5 % des protestataires contre le G8 d'Evian étaient des femmes⁴. Mais la singularité de la faiblesse numérique des femmes dans les organisations anarchistes est à relativiser si on la compare à celle des militantes des partis politiques français : en 1998, les femmes représentaient certes 40 % des membres du PC, mais seulement 31 % des Verts et 26 % du PS⁵. Du côté de la LCR, en 2003, on recensait 33 % de militantes⁶. A droite, les chiffres sont similaires, puisqu'en 2004 l'UMP ne comptait que 32 % de femmes⁷. Bien que ces chiffres soient en progression, on est encore bien loin de l'égalité.

Ceci n'a rien de particulièrement surprenant : les femmes sont structurellement sous-représentées dans les organisations politiques, et pas uniquement en France⁸. Une première analyse de la faible présence des femmes dans les organisations anarchistes pourrait donc se trouver tout simplement dans des causes déjà

largement soulignées par l'histoire et la sociologie. La sous-représentation des femmes dans les activités politiques s'explique par la relégation traditionnelle des femmes dans la sphère privée, le foyer, tandis qu'aux hommes est réservée la sphère publique⁹. Une telle explication permet de rendre compte de manière générale de la faible présence des femmes dans l'engagement militant et plus spécifiquement dans l'engagement partisan. Les femmes apparaissent bien plus présentes dans les engagements associatifs concrets dans lesquels elles peuvent réinvestir des qualités intériorisées liées au soin du foyer. L'engagement associatif a d'ailleurs été longtemps la seule forme possible d'engagement public pour les femmes qui étaient privées de droits civiques et politiques¹⁰. Au contraire, le militantisme partisan, plus idéologique, est, plus encore que d'autres formes d'engagement public, une activité masculine. Ceci explique certainement en partie la différence entre la forte présence des femmes dans les rassemblements altermondialistes et leur retrait relatif d'un militantisme plus strictement partisan.

On peut néanmoins se demander, au-delà de ces analyses générales, s'il n'existe pas des causes propres au mouvement anarchiste qui pourraient expliquer pourquoi des organisations qui prônent l'égalité et le refus des dominations attirent (ou retiennent) si peu de femmes. Nous ne pouvons pour l'instant formuler que des hypothèses ne reposant pas sur une étude systématique mais sur un ensemble d'observations tirées de nos deux terrains de recherche. L'image spécifique des organisations anarchistes, qui tendrait potentiellement à décourager l'adhésion des militantes, peut constituer un facteur explicatif. Mais on peut aussi évoquer les réalités du fonctionnement des organisations, qui laissent parfois peu de place aux femmes et à leurs luttes.

-
4. Filleule, O., Blanchard, Ph., Agrikoliansky, E., Bandler, M., Passy, Fl., Sommier, I., « L'altermondialisme en réseaux. Trajectoires militantes, multipositionnalité et formes de l'engagement : les participants du contre-sommet du G8 d'Evian », *Politix*, vol. 17, n° 68, 2004, p. 13-48., p. 21.
 5. Boy, D., Platone, F., Rey, H., Subileau, F., Ismal, C., *C'était la gauche plurielle*, Paris, 2003, p. 19. Les chiffres exposés dans cet ouvrage ont déjà plus de dix ans. Il y a toutefois lieu de penser que s'il y a eu féminisation depuis, elle est restée modeste et aucun de ces partis ne connaît encore la parité hommes-femmes.
 6. Joshua, Fl., « La dynamique militante à l'extrême gauche : le cas de la Ligue communiste révolutionnaire », *Cahiers du CEVIPOF* 37, 2004.
 7. Haegel, Fl., « La mobilisation partisane de droite : les logiques organisationnelles et sociales d'adhésion à l'UMP », *Revue française de science politique*, vol. 59, n° 1, 2009, p. 19.
 8. Pour un état des lieux global, voir Achin, C., Lévêque, S., *Femmes en politique*, Paris, 2006.
 9. Fraïsse, Geneviève, *Les deux gouvernements : la famille et la cité*, Paris, 2000.
 10. Barthélémy, Martine, *Associations – le nouvel âge de la participation ?* Paris, 2000.

Les organisations anarchistes, victimes de leur image ?

C'est sans doute d'abord la façon dont les organisations sont perçues qui va faciliter ou au contraire freiner le recrutement. L'image violente et virile qui tend à être attachée aux anarchistes semble pouvoir décourager l'adhésion de nouvelles militantes.

La violence anarchiste

L'histoire a contribué à associer l'anarchisme au terrorisme et à la violence, voire à la folie meurtrière¹¹. Aujourd'hui encore largement méconnu, le mouvement anarchiste est souvent perçu à travers les médias qui ne mentionnent généralement les anarchistes que lorsqu'ils font le récit d'émeutes ou de manifestations parsemées d'actes de violence contre les biens ou les personnes. Cette image violente du courant libertaire n'est pas étrangère au faible nombre de militantes à la FA ou à AL.

On sait que le genre est un facteur de différenciation dans l'usage de certains modes d'action : les femmes altermondialistes, par exemple, tendent à moins recourir à la violence et se disent moins disposées à l'exercer que les hommes¹². Peu importe alors que les modes d'action violents ne fassent pas réellement partie du répertoire des organisations étudiées (même si parfois certains de leurs militants peuvent y recourir à titre individuel dans des mobilisations spécifiques, comme par exemple les rassemblements antifascistes) ; l'image que renvoient les anarchistes, voire leur simple réputation, tendent à détourner du mouvement les individus les plus rétifs à l'usage de la violence et donc en majorité les femmes. Ceci se constate dans les propos de militantes de la gauche radicale :

Je ne les connais pas bien, donc c'est peut-être un peu des a priori, mais le peu que

j'en ai vu, ça ne m'a pas donné envie, enfin... [...] Ce côté un peu chercher l'affrontement pour l'affrontement, ça ne m'intéresse pas, je trouve ça un peu con... [...] Je pense que... on n'a quand même pas la même façon de voir les choses, profondément, même s'ils parlent peut-être de décroissance et nous aussi, c'est pas la même culture. Je ne sais pas. C'est peut-être pas vrai, mais j'ai du mal à les voir comme des gens qui prônent la convivialité. Enfin j'ai l'impression qu'il y a une espèce de rigidité dans ce côté... C'est peut-être pas vrai et c'est des gens très sympa les anars... (Anne, militante au Crep, Collectif de réappropriation de l'espace public, groupe écolo-radical strasbourgeois.)

Même s'il y a des idées anarchistes qui sont belles, vraiment je ne me verrais pas dans un cadre comme ça. Je les trouve justement trop... Enfin, il y a l'action violente que je ne partage pas du tout, c'est

11. Selon Lary Portis, « la presse bourgeoise du début des années 1890 dresse une image essentiellement caricaturale des anarchistes, assimilés au chaos. [...] Considérés comme une menace irrationnelle contre la société, les anarchistes sont dépeints comme des malades mentaux aux pulsions primitives. Cette idée de la folie des anarchistes est alors rarement remise en question. Déments, névrosés ou fourvoyés dans des actes révolutionnaires, les anarchistes sont, selon la presse, des monstres issus d'une société saine. Cette description prédomine dans la majorité des journaux, comme d'ailleurs celle du complot travaillant à la désintégration du corps politique. La terreur anarchiste précipitant les événements et montrant l'urgence d'une situation déjà dégradée par l'émergence du mouvement ouvrier et par la diffusion des théories socialistes. » (« La sociologie consensuelle et le terrorisme. De la propagande par le fait à Unabomber », *L'homme et la société*, n° 123-124, 1997, p. 61-62).

12. Coulouarn, T., Jossin, A., « Représentations et présentations de soi des militants altermondialistes », in Agrikoliansky et al., *op. cit.*, p. 145.

clair... Qu'on retrouve dans leur façon de s'exprimer et puis la façon d'agir... Je serais plutôt dans une thématique de non-violence, donc c'est sûr que là ça diverge beaucoup. Même si on peut avoir la même utopie, on n'a pas les mêmes moyens pour y arriver. Et puis je trouve que c'est un peu sectaire, des fois, et puis ça me gêne.

— *Dans quel sens ?*

Ben, des gens qui pensent détenir la vérité ou la juste vision des choses et puis les autres c'est des cons. [...] La CNT, ils sont tous habillés en noir, tous avec leurs drapeaux, leurs machins, ça me fiche la trouille, je sais pas comment dire... Il y a un côté embrigadement, enfin une impression, je ne dis pas que c'est ça, j'ai jamais vu vraiment de l'intérieur, je connais juste des copains assez proches avec qui j'aime bien discuter. Mais ce côté « on ne se mélange pas avec les autres », je ne comprends pas. C'est pour ça que je parle de sectaire... On fait vraiment une distinction, entre les bourgeois et je ne sais pas quoi. Je les trouve très communautaristes, finalement. (Juliette, militante au Crep.)

Ces témoignages montrent que l'image violente des anarchistes – même si elle correspond souvent davantage à un préjugé qu'à une connaissance réelle du mouvement, ou quelle procède d'une généralisation à partir d'observations partielles (ici, certaines mobilisations de la CNT) – est parfois associée à une accusation de sectarisme. Celle-ci n'est pas liée uniquement au refus de l'idéologie anarchiste – comme d'ailleurs de toute idéologie explicite – exprimé par de nombreux militants radicaux. Elle a aussi

très probablement trait à une culture spécifique qui s'exprime dans les organisations anarchistes, matérialisant l'héritage historique du mouvement.

Culture anarchiste et virilisme

Cette culture, emprunte d'ouvriérisme, tend dans une certaine mesure à exalter l'image du travailleur, opposé au bourgeois exploiteur. Et il s'agit très largement d'une image masculine, pour ne pas dire virile¹³. Ce virilisme est également associé à la culture de l'anti-fascisme radical, qui constitue un courant actif du militantisme libertaire et anarchiste¹⁴. Or c'est justement ce style politique marqué, cette affirmation publique de postures viriles – par exemple dans les défilés réunissant des hommes anarchistes vêtus de noir et brandissant le poing, semblant prêts à en découdre – qui peut déplaire aux militantes potentielles. Le machisme, ou un certain côté « primaire » qu'on attribue aux anarchistes, joue alors un rôle de repoussoir, comme en témoignent ces militantes altermondialistes :

Quand j'étais sur la LSI [mobilisation contre la Loi sur la sécurité intérieure], ça m'insupportait, parce qu'il y avait le côté : pour être une femme émancipée il faut avoir une paire de couilles. C'était un peu cette image-là. Pour montrer que je suis une femme libérée, il faut que je sois la caricature du mec viril, que je prenne des attributs de virilité pour être une fille émancipée. Et ça, ça me rendait folle, c'est d'une connerie, genre le truc « moi je peux être bourrin, je peux boire de la bière »... [...] Il y avait plein de groupes anars, de loin, et j'avais un peu cette impression que, quand tu étais une fille, tu avais intérêt à montrer que tu étais un bon homme, en gros, pour être acceptée. [...] Après, je tombais peut-être particulièrement sur des gros cons... mais les gars que j'avais vus, c'était pas forcément des organisations,

13. Cf. Sommier, Isabelle, « Virilité et culture ouvrière : pour une lecture des actions spectaculaires de la CGT », *Cultures et Conflits*, n° 9-10, 1993, p. 341-366.

14. Duriez Hélène, « Des féministes chez les libertaires », in Fillieule, O., Roux, P. (dir.), *Le sexe du militantisme*, Paris, 2009, p. 167-186.

c'était juste des gars qui étaient un peu cons.» (Clarisse, militante à Vamos!, Vive l'action pour une mondialisation des solidarités, collectif altermondialiste parisien.)

Je pensais que... on avait à peu près les mêmes idées [avec la CNT et le milieu libertaire]... C'est vrai que j'allais aux concerts [punk] du 21 ter rue Voltaire aussi à l'époque [...] Je m'étais dit «pourquoi pas?». Bien sûr c'est des questions de personnes, mais sur Lille, il avait des copains de la CNT qui étaient sympas et tout. À Paris, j'ai pas l'impression que c'était la même chose, enfin les types que j'ai vus... Je me souviens, outre l'attitude viriliste disant «on va se battre, ouais, on va se battre»... Quand le rassemblement est parti, tu avais des monceaux de canettes et de papiers partout. C'est des trucs qui me choquent aussi, ça ne correspond pas du tout avec le fait de militer... Enfin pour moi c'est un tout, le respect des gens qui vont balayer la rue, le respect de la nature, l'écologie, tout ça, ça va ensemble. Et de dire «je vais niquer les fachos», non, moi ça ne me correspondait pas. (Ninon, militante à Vamos!)

La vision englobante qu'ont certaines militantes de la mouvance libertaire ignore largement la diversité des styles militants qu'on peut y rencontrer en fonction des organisations et des collectifs. Cependant, bien qu'abusives, ces généralisations produisent des effets concrets. Des organisations identifiées comme exaltant les valeurs de virilité ont peu de chance d'attirer spontanément des militantes, qui craignent d'y subir des discriminations, de perdre leur identité ou tout simplement de ne pas trouver leur place¹⁵. Et il faut admettre que ces craintes ne sont pas totalement sans fondement: les adhérentes des organisations anarchistes peuvent effectivement éprouver des difficultés pour s'y épanouir.

Prise en compte des femmes et des pratiques féministes

La faible place des femmes dans AL ou la FA signifie-t-elle que ces organisations font partie des «mouvements et collectifs militants [qui] peuvent se profiler comme 'défenseurs des femmes', 'de l'égalité', voire 'du féminisme' sans pour autant transformer radicalement les rapports sociaux de sexe en leur sein»¹⁶?

Le ressenti des militantes

Les femmes militantes à Alternative libertaire évoquent, à la différence des militants hommes de cette organisation, la question de la peur face à des actions violentes. L'un des témoignages les plus intéressants est à cet égard celui de Coraline, militante à Paris. Elle évoque dans son entretien la pression morale que peut faire subir aux femmes, la culture militante masculine :

Il y avait autre chose avec lequel j'étais pas d'accord, c'était le rapport à la violence avec lequel j'étais pas sûre d'être très au clair. Maintenant, je sais, pendant longtemps j'ai oscillé... Un rapport à la violence théorique et un rapport à la violence pratique. Qui par ailleurs ne posait pas de problèmes à tous les copains d'AL, tous les copains de ma génération

15. Au-delà de la valorisation de la masculinité, on peut faire l'hypothèse que la culture ouvriériste constitue en elle-même un obstacle à l'identification des femmes au mouvement anarchiste: peut-être le monde ouvrier trouve-t-il en effet moins de résonance chez la plupart d'entre elles que celui du prolétariat employé auquel elles appartiennent plus massivement. Cette hypothèse mérite d'être creusée, tout en sachant que les femmes qui rejoignent la FA et AL n'appartiennent pas nécessairement au monde ouvrier et n'entretiennent souvent pas avec lui de lien familial ou affectif.
16. Roux, Patricia, Perrin, Céline, Pannatier, Gaël, Cossy, Valérie, «Le militantisme n'échappe pas au patriarcat», *Nouvelles questions féministes*, vol. 24, n° 3, 2005, p. 11.

par ailleurs, qui étaient arrivés à l'AL un peu avant moi ou en même temps que moi, étaient des gens qui portaient au carton hyper facilement... Moi, j'aimais pas ça. D'abord, j'ai peur de la violence. Je crois que ça a été une ligne de fracture. J'ai peur quand les flics chargent, j'ai peur des fafs, j'ai peur de tout... Et pourtant j'ai fait des SO [service d'ordre], j'ai flippé dans les SO... Qu'est ce que je suis contente aujourd'hui de pouvoir dire que j'ai peur. Et les SO, quand ça craint, j'y vais pas, je reste derrière. Qu'est ce que j'ai eu peur vraiment... Je pense aussi que ça a été aussi une raison pour laquelle avec No Pasaran, j'étais en difficulté. J'avais aussi une fascination, et ça c'était une discussion avec mes bons copains de l'AL, que j'ai perdus de vue maintenant... Par exemple, qu'est ce qu'on faisait sur les marchés, à un moment, à attendre les fafs. Ils étaient en général plus armés, plus nombreux que nous. Je pense que j'étais dans un truc que je ne pouvais pas suivre... Jamais les copains d'AL, ils vont te dire « je suis fasciné par la violence », mais je crois que si. Je ne peux le dire que maintenant, parce qu'à l'époque je n'avais pas ces outils de réflexion, il y avait quelque chose de viriliste là-dedans dans lequel je ne me retrouvais pas.

Outre la peur de la violence physique, certaines militantes se plaignent de la culture viriliste qui peut parfois être présente dans les organisations anarchistes, tant dans l'attitude des militants que dans l'image qu'ils donnent de leur organisation vers l'extérieur. Marina, du groupe Idées noires de la FA, avec qui nous discutons hors entretien de la question du faible nombre de femmes à la fédération, estimait que l'image de l'organisation pouvait parfois être un peu « difficile », avec un côté « macho » et « un peu viriliste », qu'elle retrouvait, par exemple, dans le projet d'Hervé, militant

du même groupe, de participer à un rassemblement antimilitariste dans la Creuse où l'on pourrait « se bourrer la gueule entre mecs ».

Dans le même registre, Lucie, militante au groupe La Rue de la Fédération anarchiste, déclarait :

Il y a des choses qui me déplaisent dans [la FA]... avec les autres militants, par exemple sur la question du féminisme, je trouve qu'il y a des réactions qui sont complètement injustifiables pour moi. Enfin il y a un manque de prise en compte du féminisme, par exemple. [...] Et le Monde Libertaire, pareil, je le trouve souvent chiant. Les illustrations, je trouve ça absolument phalocrate.

La prise en compte de la question féministe peut en effet engendrer des controverses au sein des organisations que nous avons étudiées. À AL, nous avons pu constater qu'il existait des disputes qui portaient sur les rapports entre antipatriarcat et anticapitalisme. Tous les militants se déclarent féministes, mais tous n'ont pas la même analyse de la place respective de l'anticapitalisme et de l'antipatriarcat. En pratique, deux sensibilités s'expriment. Un militant parisien déclare ainsi dans un entretien :

Je pense que le point nodal de la régression sociale depuis 1975, c'est la déliquescence du mouvement ouvrier, de l'organisation des travailleurs, du syndicalisme, des luttes ouvrières. Le mouvement ouvrier, c'est un peu le « navire amiral » du mouvement social au sens plus large. Quand il s'affaiblit, ça affaiblit toutes les luttes qui se sont agrégées à lui, par strates, depuis le XIX^e siècle : le féminisme, l'anticolonialisme, l'antiracisme, l'antifascisme, l'écologie... [...] En conclusion, de mon point de vue il n'y a pas de « luttes prioritaires » – par exemple les luttes salariales qui surclasseraient toutes les autres – mais il y a bien un « lieu priori-

taire » pour mener ces luttes, et ce lieu, c'est le prolétariat.

Pour sa part, une militante membre de la commission antipatriarcat d'AL fait l'analyse suivante :

Il y a des débats de fond et des débats de forme qui sont liés en fait. Des débats de fond : est-ce que c'est la lutte des classes qui prime ou d'autres systèmes qui sont tout aussi importants et qu'il faut prendre en compte. Tout le monde est d'accord sur le fait qu'il y a plusieurs types d'oppression et qu'il faut les prendre en compte sur le papier. Après, concrètement, il y a quand même une partie des militants d'AL qui sont très lutte des classes, très militants classiques, et d'autres qui voient les choses différemment. C'est vrai qu'au CAL PNE¹⁷, on n'a pas ce débat. On est tous d'accord sur le fait qu'il y a différents systèmes d'oppression. C'est très important de les conjuguer.

Les pratiques des militant-es

Les organisations dans lesquelles nous avons mené nos deux études respectives mettent-elles en place des dispositifs visent à prendre en compte la dimension féministe ?

Au sein d'AL, selon le texte fondateur de l'organisation, *Le manifeste pour une alternative libertaire*, mais aussi les textes de congrès de cette organisation, l'antipatriarcat est un axe de lutte principal au même titre que l'anticapitalisme par exemple. L'organisation possède une commission antipatriarcat mixte, mais où de fait ce sont plus majoritairement des femmes qui s'investissent, à la différence des autres instances de l'organisation. Cependant, la commission antipatriarcat, malgré plusieurs tentatives, n'a pas obtenu le statut de secrétariat fédéral. Le changement de statut revêt à la fois une dimension symbolique et des conséquences juridiques. En effet, à la différence

d'une commission, un secrétariat possède par exemple un représentant mandaté officiellement au Collectif fédéral¹⁸ de l'organisation.

L'attention portée aux questions féministes dans AL est marquée également par le fait que tous les mois le mensuel *Alternative Libertaire* publie des articles consacrés à ce sujet. En outre, sous l'impulsion de la commission antipatriarcat, des initiatives féministes, comme les manifestations pour une loi-cadre contre la violence faite aux femmes ou le 8 mars, sont élevées au rang de priorité fédérale. Cela signifie alors qu'un appel est fait à l'ensemble des militants d'essayer de se mobiliser prioritairement pour cette initiative de manière par exemple à pouvoir coordonner un cortège dans une manifestation.

Des pratiques internes visent en outre à faciliter la prise de parole des femmes et leur activité militante. Un système de liste québécoise a été mis en place. Cela consiste, lors d'une réunion, à donner la parole en priorité à une femme lorsque c'est la première fois qu'elle la demande. Cependant, cette pratique volontariste n'empêche pas les militants de faire régulièrement le constat que les femmes s'expriment moins en réunion et que l'espace collectif de parole reste dominé par les mêmes militants. De même, lors du congrès de l'organisation chaque session est co-présidée par une femme et un homme. Néanmoins, la parité, par exemple du Secrétariat fédéral, même si elle a été discutée, n'a jamais été adoptée.

17. Collectif pour une alternative libertaire (Groupe local d'AL), situé au nord-est de Paris.

18. Le Collectif fédéral d'Alternative Libertaire est composé du Secrétariat fédéral et des secrétariats. Il se réunit une fois par mois, en alternance avec le Secrétariat fédéral, et a pour fonction de veiller à l'application des décisions de congrès et des décisions de la Coordination nationale. Celle-ci réunit trois fois par an des délégués de tous les collectifs locaux.

En effet, une majorité de militants craignent que les postes ne soient pas pourvus. De manière effective, nous avons pu constater que seule une femme occupe un poste au sein du Secrétariat fédéral composé de cinq membres. Nous avons néanmoins observé qu'au moins dans certains CAL, les militants étaient attachés au fait que le poste de trésorier et celui de secrétaire soient répartis de manière paritaire.

A la FA, il existe une commission femmes, non mixte, mais sans statut particulier ni secrétariat qui lui serait attaché. Aucun dispositif spécifique n'est mis en place pour favoriser l'investissement des femmes. Bien qu'on ne repère pas de discriminations aboutissant, par exemple, à une sous-représentation des femmes dans les secrétariats (même si le nombre de femmes mandatées varie selon les années), l'organisation anarchiste historique est pensée comme source d'émancipation alors qu'elle ne remet pas fondamentalement en cause les phénomènes d'auto-exclusion des femmes et ne permet donc pas nécessairement à chacune d'entre elles d'oser intervenir dans les débats dominés par les hommes¹⁹. Contrairement à d'autres collectifs, il n'y a pas systématiquement au sein des groupes de tours de parole, et encore moins de modération des échanges visant à favoriser la prise de parole des militantes. En ce qui concerne les *Principes de base* de l'organisation, ils ne mentionnent pas la lutte contre le

patriarcat, celle-ci étant implicitement contenue dans l'objectif d'«égalité sociale, économique de tous les individus».

Y a-t-il une spécificité du militantisme des femmes anarchistes ?

Au-delà de la réalité des pratiques actuelles, le militantisme des femmes peut être perçu par certains hommes comme pouvant amener des changements dans les pratiques militantes. C'est ce que déclare Bernard de Toulouse :

Force est de constater que l'action collective de femmes se traduit plus dans des démarches innovantes et sans traduction de violence. L'action des femmes de la Place de Mai en Argentine est l'exemple phare d'une démarche spécifiquement liée à la réflexion d'un groupe de femmes. Le poids historique de domination viriliste qu'a fait peser le genre masculin sur les femmes les a tout simplement obligées à réagir différemment et ce n'est pas parce qu'elles sont mères que cela vient naturellement.

Il est possible d'analyser une telle déclaration de manière non essentialiste en supposant que cette transformation des pratiques militantes par les femmes serait liée au fait qu'elles auraient intériorisé un habitus qui les porterait vers des pratiques différentes de celles des hommes. Pourtant, on peut se demander si, dans le cadre d'organisations construites par des hommes pour des hommes, une telle transformation est possible. En effet, les femmes qui rejoignent l'organisation et plus encore celles qui réussissent à occuper des fonctions d'animation en son sein ne seraient-elles pas en définitive celles qui ont le mieux intégré l'habitus militant masculin²⁰ ?

En dépit de ces réserves, dans plusieurs entretiens on peut constater chez les militantes d'AL, à la différence de la

19. Pour s'en convaincre, on citera par exemple les chiffres de l'utilisation de la liste de diffusion électronique de la FA sur laquelle chacun-e peut théoriquement intervenir librement : entre le 1^{er} janvier et le 30 juin 2007, 1300 messages environ ont été envoyés sur la liste de la FA. 37 seulement (soit moins de 3 %) l'ont été par des femmes, qui représentent pourtant environ 16 % des abonnés.

20. Buscatto, Marie, «Syndicaliste en entreprise, une activité si 'masculine'», in *Le sexe du militantisme*, op. cit., p. 75-91.

plupart des militants hommes interrogés, l'intérêt pour des formes d'actions plus originales, et en particulier faisant intervenir l'humour. C'est le cas par exemple de Céline, militante à Paris :

Les moyens d'action « traditionnels » tels que les manifs, diffusion de tracts, discussions avec les personnes de son entourage, AG, grèves, etc., sont toujours efficaces. [...] Malheureusement peut-être, la médiatisation est aujourd'hui incontournable pour qu'une lutte soit entendue. Il faut donc bien souvent trouver des moyens d'action innovants, « ingénieux » pour se faire entendre.

Ce point apparaît aussi dans l'entretien avec Christelle, militante à ALENÇON, qui défend « l'humour parce que c'est agréable de l'intérieur et pour les spectateurs et spectatrices, et que ça peut être subversif ».

Cette différence d'approche en ce qui concerne les modes d'action entre militantes et militants ne nous semble recouper ni une différence de capital culturel, ni une différence socio-économique qui pourraient correspondre à des disparités en termes de classe sociale ou de génération militante. Il s'agit bien avant tout d'une différence tenant principalement au genre. Une seconde variable semble néanmoins jouer un rôle, il s'agit de la socialisation militante secondaire. Si certains hommes peuvent eux aussi être partisans de modes d'action innovants, il nous semble que dans ce cas cela tient, par exemple, à un passage antérieur par le mouvement altermondialiste. Au contraire, d'autres jeunes militants hommes tout aussi diplômés peuvent, pour des raisons liées à une culture militante attachée aux revendications plus strictement matérialistes, être des défenseurs avant tout de modes d'action issus du mouvement ouvrier tels que la grève.

Conclusion

Nous avons évoqué tout au long de cet article plusieurs hypothèses qui visent à rendre compte des raisons qui pourraient expliquer la faible présence féminine dans les organisations anarchistes, au-delà de la sous-représentation structurelle des femmes dans les organisations politiques.

La première raison tiendrait dans l'image extérieure – imaginée ou réelle – des organisations anarchistes, qui serait celle d'un militantisme emprunt de virilisme et valorisant l'affrontement physique. Cette image pourrait renvoyer à certains éléments de la culture anarchiste tel que l'ouvriérisme et l'antifascisme radical.

Après les raisons qui peuvent expliquer pourquoi si peu de femmes font la démarche de se rapprocher d'une organisation anarchiste et d'y adhérer, nous avons évoqué les facteurs qui peuvent amener les femmes à se sentir mal à l'aise dans leur organisation, au point éventuellement de la quitter. Les militantes évoquent à la fois leur peur de la violence physique, mais aussi leur difficulté à supporter une culture militante qui peut s'avérer parfois relativement « machiste ». Enfin le désinvestissement des femmes militantes anarchistes pourrait s'expliquer par des modes de fonctionnement qui ne leur laissent pas assez de place ou qui ne sont pas assez volontaristes dans l'espace qu'ils accordent aux femmes et aux problématiques féministes.

Au terme de ces réflexions, on peut évoquer de nouvelles pistes de recherche. Il serait intéressant de chercher à vérifier si les femmes dans leur ensemble aspirent effectivement à un type de militantisme autre que celui que proposent les organisations anarchistes. Ceci impliquerait notamment de rencontrer les militantes qui ont choisi de s'engager dans d'autres mouvements proches de la mouvance

libertaire (groupes altermondialistes, écolo-radicaux, etc.) et d'interroger leur rapport au militantisme. Il faudrait également comparer leur parcours à celui des hommes et des femmes d'AL et de la FA afin de saisir ce qui fait la spécificité de celles qui, malgré les préjugés et les déceptions, ont fait le choix de militer au sein d'une organisation anarchiste. C'est à ce prix qu'on pourra se faire une idée sur la capacité des organisations actuelles à élargir leur audience en se posant de façon crédible comme outil d'émancipation individuelle et collective.

Simon Luck
Irène Pereira



«L'avortement ne concerne pas que les femmes.»
Mur de Buenos Aires, mars 2010. Photo Solange Bidault.